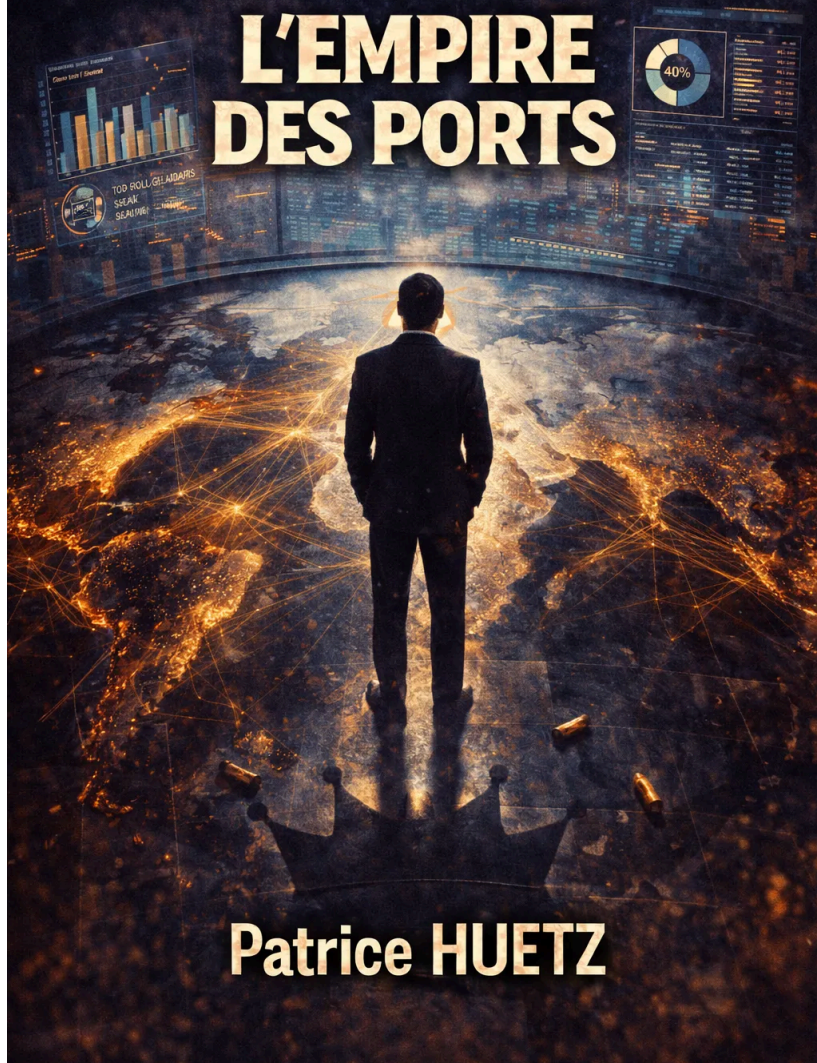


LES EMPEREURS DU CRIME

TOME 8

L'EMPIRE DES PORTS



Patrice HUETZ

Les Empereurs du Crime — Le Crépuscule

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

65 ans

Novembre 2030

Le temps passait. Inexorablement.

Luca Moretti se tenait devant le miroir en pied de sa suite au Ritz de Paris — un miroir vénitien du XVIII^e siècle, encadré de feuilles d'or, qui avait jadis appartenu à une duchesse de la cour de Louis XV — nu jusqu'à la taille, et regardait ce que soixante-cinq ans avaient fait de lui.

Les épaules étaient toujours larges — un mètre quatre-vingts d'envergure, la carrure d'un docker qui n'avait jamais oublié ses origines — mais elles s'étaient affaissées. Les pectoraux, jadis sculptés par la violence des rues de Marseille, par les bagarres des prisons et les entraînements quotidiens, pendaient maintenant sous leur propre poids. La peau de son ventre avait perdu son élasticité, marquée de vergetures anciennes et de cicatrices plus anciennes encore — celle de la balle de 1985 sous la clavicule, celle du couteau de 1998 sur les côtes, celle de l'explosion de 2015 qui lui avait brûlé le flanc gauche.

Il leva la main droite — cette main qui avait signé des milliers de contrats, qui avait serré des milliers de mains, qui avait tenu des armes et caressé des femmes. Elle ne tremblait pas. Pas encore.

Qui es-tu ?

La question flotta dans l'air de la suite comme une fumée de Cohiba Behike (80 euros le cigare). L'homme dans le miroir avait des cheveux blancs, coupés court par le coiffeur personnel qui venait chaque semaine de Londres, et des yeux gris acier qui n'avaient rien perdu de leur intensité. Ces yeux de prédateur. Ces yeux de Moretti. La cicatrice sur sa mâchoire gauche — celle du Gitan des Baumettes, quarante ans plus tôt — était devenue une ride parmi d'autres. Le temps avait fait ce que quarante ans de guerre, d'assassinats et de trahisons n'avaient pas réussi : l'abîmer.

Quinze milliards d'euros. C'était ce qu'il pesait, selon les estimations de ses comptables à Genève — une équipe de huit experts-comptables qui travaillaient exclusivement pour lui dans un bunker souterrain près du lac Léman. Quinze milliards répartis entre deux cent quarante-trois sociétés-écrans, cinquante-sept comptes bancaires, et des actifs dans trente-huit pays. Quinze milliards, et il ne pouvait pas acheter une seule année de plus.

Il enfila sa chemise Charvet sur mesure — quatre cent vingt euros de coton égyptien à 400 fils, col français, poignets mousquetaires avec boutons en nacre — et contempla son reflet. Le costume Brioni Vanquish II l'attendait sur le valet de chambre en acajou, sept mille huit cents euros de laine Super 180 et de soie gris anthracite, taillé à Rome par les mêmes artisans qui habillaient les présidents et les princes. Il l'enfila méthodiquement, geste après geste, comme il l'avait fait dix mille fois en quarante ans de pouvoir.

Le miroir lui renvoyait l'image d'un empereur en costume trois-pièces. Un empereur aux tempes grises et aux mains tachetées par l'âge. Mais les empereurs aussi vieillissent. Et les empereurs aussi meurent.

La suite Impériale du Ritz — deux cent quarante mètres carrés de luxe absolu, vingt-cinq mille euros la nuit, mobilier Louis XVI authentique certifié par le Mobilier National, cave personnelle de douze grands crus au choix — donnait sur la place Vendôme par une

terrasse privée que seuls les clients les plus prestigieux de l'établissement avaient le privilège d'occuper.

Luca sortit sur la terrasse avec un expresso dans une tasse de porcelaine Bernardaud (service personnalisé à deux mille quatre cents euros les six pièces, monogramme LM en or 24 carats). Paris s'éveillait sous un ciel de novembre, gris et froid comme une lame de couteau, les colonnes corinthiennes de la place se découpant contre les nuages bas qui rampaient depuis la Seine.

En contrebas, sur le pavé luisant de rosée, trois véhicules attendaient en formation. La Rolls-Royce Phantom VIII Extended blindée VR10 (sept cent vingt mille euros, 571 chevaux, capable de résister à des tirs de fusil d'assaut et à des grenades), la Mercedes S680 Guard de backup (cinq cent quarante mille euros), et la BMW X5 Protection VR6 de l'escorte (cent quatre-vingt mille euros). Un million et demi d'euros de métal, de verre blindé et de technologie militaire, juste pour traverser Paris en sécurité.

Marco Ferrante était au volant de la Rolls. Fidèle au poste depuis quarante ans, immuable comme un roc.

Marco. Soixante-sept ans maintenant. Cheveux blancs lui aussi, clairsemés sur un crâne bronzé par des décennies de soleil méditerranéen. Rides profondes comme des cicatrices. Mains noueuses sur le volant gainé de cuir. Mais toujours là, après quarante ans de sang et de trahisons. Le seul. Le dernier des premiers. Tous les autres étaient morts ou en prison ou disparus dans l'oubli.

Le téléphone de Luca vibra — un iPhone 15 Pro Max modifié par ses techniciens de Genève, chiffrement de niveau militaire, impossible à tracer. Un SMS de Viktor Kozlov, son contact à Moscou, ancien colonel du FSB reconverti dans le commerce :

« Les Chinois acceptent la route nord. 15 % commission. Confirmation requise. »

Quinze pour cent sur le corridor arctique. Les nouvelles routes maritimes ouvertes par la fonte des glaces polaires — le réchauffement climatique comme opportunité commerciale. Dans

vingt ans, quarante pour cent du commerce mondial passerait par le Nord, évitant le canal de Suez et ses risques. Luca avait vu l'opportunité cinq ans plus tôt, quand les autres empires criminels ne regardaient que la Méditerranée et ses routes saturées.

Il tapa sa réponse d'un pouce arthritique : « *Accepte.* »

Deux mots. Trois cents millions de dollars par an pendant les vingt prochaines années. Six milliards de dollars au total. Décision prise en trois secondes, pendant qu'il finissait son café.

Il termina son espresso et regarda la place Vendôme s'éveiller. Les boutiques de luxe ouvraient leurs rideaux de fer blindés — Cartier, Chaumet, Boucheron, Van Cleef & Arpels. Des vitrines où les montres coûtaient le prix d'un appartement et les colliers le prix d'un immeuble. Cinquante ans plus tôt, le gamin de la cité Bellevue n'aurait même pas osé entrer dans ces magasins. Les vigiles l'auraient reconduit à la porte avant qu'il ait fait trois pas.

Maintenant, il pouvait tous les acheter. Littéralement. Les magasins, les immeubles, les vigiles.

Et après ?

La question résonnait dans le vide de son cœur. Et après ?

Son téléphone sonna. Pas l'iPhone chiffré des affaires — le privé, un Nokia 3310 vintage impossible à pirater, celui que moins de dix personnes au monde connaissaient.

« *Oui.* »

La voix de Valentin Sauer, son chef de sécurité à Genève — ancien officier du Mossad, recruté en 2018 pour deux cent mille euros par an plus bonus — résonna dans l'appareil avec cette tension caractéristique des mauvaises nouvelles :

« *Don Rossi a bougé.* »

Luca s'immobilisa. Sa tasse de porcelaine Bernardaud se figea à mi-chemin de ses lèvres.

Don Salvatore Rossi. Quatre-vingt-dix ans. Le vieux fantôme sicilien qu'il avait humilié trente ans plus tôt — en lui volant sa

femme, en détruisant ses fils, en s'emparant de quarante pour cent de son empire. Le parrain de Corleone qui avait juré de le détruire, qui avait attendu comme une araignée dans sa toile pendant trois décennies, patient, implacable, éternel.

« Bougé comment ? »

« Il a quitté Corleone pour la première fois en cinq ans. Nos sources l'ont repéré à Zurich il y a quarante-huit heures. » Valentin marqua une pause — une pause qui en disait long. « Il a rencontré quelqu'un. Dans une suite du Baur au Lac. Réunion de trois heures, portes closes, brouilleurs électroniques. »

« Qui ? »

Un silence. Valentin hésitait. Mauvais signe. Très mauvais signe. En dix ans de service, Luca ne l'avait jamais entendu hésiter.

« Nous ne sommes pas certains à cent pour cent. Les photos sont floues, prises de loin. Mais les descriptions correspondent à... »

« Dis-le. »

« Enzo. »

Le prénom tomba comme une sentence de mort.

Luca ferma les yeux. Son fils. Trente-deux ans maintenant — le même âge que lui quand il avait conquis Marseille. Le fils qu'il avait retrouvé trop tard, qu'il avait essayé d'intégrer à l'empire, de former à sa succession. Qui l'avait trahi. Qui avait tué Valeria. Qui avait disparu dans l'ombre pour bâtir son propre réseau, son propre pouvoir, sa propre vengeance.

Et maintenant, Enzo rencontrait Rossi.

Le vieux parrain et le jeune loup. L'araignée et le serpent. Ensemble.

« Depuis combien de temps se voient-ils ? »

« Nous ne savons pas. Des mois, certainement. Peut-être des années. » La voix de Valentin était tendue. « Rossi a toujours été prudent. Et Enzo... Enzo a appris de vous. »

Luca rouvrit les yeux. La place Vendôme n'avait pas changé. Les colonnes corinthiennes se dressaient toujours contre le ciel gris. Les

boutiques Cartier et Chaumet ouvraient leurs portes blindées. Paris continuait de s'éveiller, indifférent au drame qui se jouait sur cette terrasse.

Mais tout venait de basculer. En une seconde. En un nom.

Il descendit dans le hall du Ritz à neuf heures précises.

Le directeur général — un homme de cinquante ans en costume Huntsman à huit mille livres, cheveux gominés, sourire obséquieux — l'accueillit personnellement au pied du grand escalier de marbre : « Monsieur Moretti, quel honneur de vous avoir parmi nous. J'espère que votre séjour... »

Luca ne l'écouta pas. Il traversa le lobby en marbre de Carrare, passa devant les vitrines de bijoux Chaumet où un collier de diamants valait deux millions d'euros, les gerbes de fleurs fraîches livrées chaque matin de Hollande pour quinze mille euros par semaine, les touristes japonais qui photographiaient tout avec leurs smartphones dernier cri, et sortit dans l'air froid de novembre.

Marco lui ouvrit la portière de la Rolls-Royce Phantom. L'intérieur sentait le cuir Connolly et le bois de noyer — huit cent mille euros de luxe britannique au service d'un Marseillais.

« Où, patron ? »

« Le Bourget. »

Marco ne posa pas de questions. En quarante ans, il n'en avait jamais posé. C'était pour ça qu'il était encore en vie. Les autres — ceux qui posaient des questions, ceux qui doutaient, ceux qui trahissaient — avaient tous fini dans des tombes anonymes ou au fond de la Méditerranée.

La Rolls glissa dans le trafic parisien, escortée par la Mercedes et la BMW. Luca regarda défiler les façades haussmanniennes aux balcons en fer forgé, les cafés qui installaient leurs terrasses chauffées pour les fumeurs obstinés, les Parisiens pressés en manteaux noirs qui ne levaient jamais les yeux de leurs téléphones.

Quarante ans. C'était le temps qu'il avait mis pour construire son empire. À vingt-cinq ans, rien — un taulard marseillais avec une montre cassée et une rage brûlante. À trente-trois, le port de Marseille. À quarante, la Sicile arrachée aux Rossi. À quarante-cinq, les cartels colombiens et leurs milliards de dollars de cocaïne. À cinquante, Macao et les casinos de l'Asie. À cinquante-cinq, la Bratva russe et le trafic d'armes. À soixante, les routes de la Méditerranée et le commerce des désespérés.

Et maintenant, soixante-cinq ans. Quinze milliards d'euros. Un empire qui s'étendait sur quatre continents.

Et maintenant ?

Maintenant, il était vieux. Son corps le trahissait — les articulations qui craquaient, le souffle qui manquait après trois étages d'escalier, les nuits sans sommeil peuplées de fantômes. Son fils voulait sa mort. Et le fantôme du passé — Don Rossi, l'araignée sicilienne — venait enfin réclamer sa dette.

Il sortit la montre de son père de sa poche intérieure — là où elle reposait depuis cinquante ans, contre son cœur. Une Lip Dauphine des années soixante, le cadran fêlé en étoile, les aiguilles figées sur 14h47. L'heure de la mort d'Enzo Moretti Senior, sur un trottoir de la rue Sainte-Barbe, sous les coups de trois Corses qui n'avaient jamais été punis.

Qui se souviendra ?

La question le hantait depuis des mois, comme un cancer de l'âme. Quand il mourrait — et il mourrait, peut-être plus tôt qu'il ne l'avait imaginé — qui se souviendrait de Luca Moretti ? Les journaux parleraient du criminel, du parrain, du monstre. Les policiers d'Interpol célébreraient la fin d'une époque. Carla Bellini, la magistrate italienne qui le traquait depuis trente ans avec une obstination fanatique, lèverait son verre à la justice enfin rendue.

Mais qui se souviendrait de l'homme ? Du gamin des quartiers Nord qui avait refusé d'être invisible ? Du fils qui avait vengé son